

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

— SIÈGE: Nice, Place d'Armes, 1 — Marseille, Rue des Romains, 9 & Lille, 238 R. Notre-Dame —

SOMMAIRE — Notre Dame Auxiliatrice — La fête de Marie Auxiliatrice — Lettre de Paris — Arrivée de nos Missionnaires — Lettre de Brésil — Bibliographie — Portraits officiels des souverains Pontifes.

NOTRE DAME AUXILIATRICE.

Les fêtes solennelles célébrées en l'honneur de Notre Dame Auxiliatrice sont maintenant terminées; mais le concours des fidèles à son Sanctuaire de Turin n'a pas cessé pour cela.

La Très-Sainte Vierge a daigné, pendant ces derniers jours, nous donner bien des marques de sa puissance. On a pu voir une pauvre dame qui depuis plusieurs années devait rester immobile, clouée sur un lit de douleur, transportée aux pieds de l'image de Marie, sortir peu après de l'église sans avoir même besoin de personne pour la soutenir.

Une autre personne, de nationalité française, était affligée depuis sept ans d'une bien singulière et pénible maladie. Contre sa volonté, elle ne pouvait entendre prononcer le Saint Nom de Dieu sans tomber aussitôt dans une sorte de furieux délire, pendant lequel elle vomissait des imprécations et blasphèmes dont elle-même avait horreur dès que la crise avait cessé. Elle est venue dans le

Sanctuaire de Marie, et, après avoir reçu la bénédiction de cette bonne Mère, elle s'est trouvée parfaitement guérie de cette obsession, dont rien jusqu'alors n'avait pu la délivrer.

Un bon prêtre était depuis quinze ans affligé d'une cruelle maladie; un chancre lui rongea le nez, et, malgré de nombreuses et énergiques médications, cet ulcère ne cessait de s'élargir de plus en plus. L'intercession de Marie lui a obtenu une complète guérison.

Ces faits et bien d'autres semblables nous ont fait nous écrier: Gloire à Marie Auxiliatrice! Dieu lui a donné cette puissance de bonté, de miséricorde et de pardon pour qu'elle fût, après son Divin Fils, la plus parfaite image de sa divine perfection, c'est-à-dire l'expression de sa bonté, qui est la perfection par excellence. Dieu lui-même est cette bonté par excellence, *Deus charitas est*. Or, Marie est la Fille du Père Éternel, l'Épouse de l'Esprit Saint, la Mère de Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu. Quelle puissance ne doit-elle donc point avoir, Celle qui par ces trois titres porte une triple couronne de reine au ciel et sur la terre! Sept fois la Sainte Église la proclame reine dans les litanies, et trois fois elle la salue de ce même titre dans les principales antiennes qu'elle récite en son honneur à l'office divin: « Salut, Reine des cieux! *Ave, Regina caelorum*. Reine des cieux, réjouissez vous! *Regina coeli, laetare*. Salut, ô Reine, Mère

de miséricorde! *Salve, Regina, Mater misericordiae.* »

Marie par sa puissance répand dans le monde la vie, la douceur, l'espérance: *vita, dulcedo et spes nostra*. Son titre et sa puissance de Reine sont exprimés aussi par le nom si profondément significatif et si consolant de notre avocate: *Advocata nostra*. Si Dieu est tout puissant par nature, Marie est toute puissante par grâce. Dieu est la toute puissance assise sur le trône de l'univers, Marie est une toute puissance à genoux qui, continuellement, lui présente des supplications en notre faveur, et obtient tout ce qu'elle demande: *Omnipotentia supplex*.

Voici donc la raison de notre confiance illimitée en Marie, et de son glorieux titre de *Secours des Chrétiens*. Voici le motif pour lequel les grâces et les bénédictions de Marie se multiplient avec une telle surabondance en toutes les parties du monde et aussi dans son Sanctuaire de Turin.

Comme les années précédentes, nous allons présenter à nos Coopérateurs un compte-rendu de la fête de Marie Auxiliatrice et de la conférence faite par Dom Bosco.

La veille de la fête.

Le 1^{er} juin, à 3 heures 1/2 de l'après midi, la conférence s'ouvrait, dans l'église de Notre-Dame Auxiliatrice, par le chant d'un motet exécuté brillamment par les enfants de l'Oratoire. La lecture d'un chapitre de la vie de Saint François de Sales venait ensuite selon l'usage.

L'église était remplie de Coopérateurs et Coopératrices venus pour entendre la parole aimée de D. Bosco. Ce dernier ne tarda pas à paraître sur la chaire. Son aspect était celui d'un homme accablé par la fatigue et sa voix était assez faible.

« Je me présente à vous, respectables Coopérateurs, non pour vous faire un long discours, mes faibles forces ne me le permettraient pas, mais pour vous exposer brièvement quelques choses dont il me semble nécessaire que vous ayez connaissance.

Et d'abord, avant tout, précisons ce que signifie le titre de Coopérateur salésien.

Être Coopérateur salésien, cela veut dire concourir avec d'autres au soutien d'une œuvre fondée sous les auspices de St. François de Sales, et dont le but est de venir en aide à la Sainte Eglise dans ses besoins les plus urgents à notre époque; cela veut dire concourir au développement d'une œuvre vivement recommandée par le Saint Père, parce que cette œuvre forme les enfants à

la vertu, les prépare à entrer un jour, s'il plaît à Dieu, dans la voie du Sanctuaire, parce que cette œuvre a pour fin principale l'instruction de la jeunesse, devenue aujourd'hui le point de mire des méchants, parce qu'enfin cette œuvre, dans ses collèges, dans ses maisons de charité, dans ses oratoires festifs ou patronages du dimanche, dans les familles chrétiennes formées par ses anciens élèves, ne cesse de développer au milieu du monde l'amour pour la religion et les bonnes mœurs, le zèle affectueux pour la prière, la fréquentation des Sacrements, en un mot, la pratique sincère de notre sainte religion.

» Vous ne manquerez pas, sans doute, de me demander si les œuvres que votre bienfaisance rend possibles et dans lesquelles, par suite, vous avez une très-large part, si ces œuvres sont en voie d'augmentation ou de diminution. — Oh! consolons-nous dans le Seigneur, très-chers Coopérateurs, nos œuvres prennent chaque jour des proportions de plus en plus considérables. Les maisons, les églises, les enfants recueillis vont chaque jour se multipliant. De toutes parts on nous appelle pour de nouvelles fondations, afin de donner un asile aux enfants qui vagabondent par les rues et les places, en grand péril de perdre la religion et les mœurs et de s'acheminer à grands pas sur la voie du déshonneur et de la prison.

» De cet accroissement, de ce progrès si consolant de bonnes œuvres, louanges avant tout à Dieu, mais ensuite louanges aussi et reconnaissance à vous tous, charitables Coopérateurs. Oui, de vous aussi dépend le salut du corps et de l'âme d'un si grand nombre d'enfants de l'un et de l'autre sexe. En vos mains est leur destinée pour le temps et l'éternité.

» Entrons dans à quelques détails:

» 1^o Notre institution prend de très-grandes proportions dans la Patagonie, vers laquelle monseigneur Cagliero s'est dirigé il y a peu de temps. Partout maintenant on travaille, des classes ont été ouvertes, des églises et des maisons de charité semblables à nos oratoires d'Europe ont été édifiées, et, après que l'on a ainsi travaillé, achevé, pourvu de tout le nécessaire, voici que l'on se trouve presque comme si l'on n'avait encore rien fait, parce que les demandes, parce que les besoins auxquels il faut pourvoir augmentent chaque jour. Qu'il vous suffise de savoir que si nous avions 2,000 missionnaires et autant d'églises à notre disposition, nous pourrions occuper tous ces missionnaires dans nos différentes missions d'Amérique; nous pour-

rions, avec l'aide de Dieu, arriver à remplir toutes ces églises des flots pressés d'un peuple fidèle et augmenter ainsi le nombre des élus. Monseigneur Cagliero, qui promène ses regards sur ses moissons jaunissantes, qui n'attendent plus que l'envoi des ouvriers chargés d'opérer la moisson, monseigneur Cagliero nous écrit : Oh Européens ! vous qui êtes comme dans la fleur du catholicisme, venez ici, et vous verrez. Vous verrez une immense multitude vous suivre, s'attacher à vos pas et vous demander avec instance la charité, la charité non du pain matériel et de l'argent, mais la charité spirituelle; cette multitude vous demande instruction, religion, civilisation, elle vous demande le salut de son âme.

» 2^o Mais, quelles sont les œuvres auxquelles nous vous invitons particulièrement à prendre part, afin de vous montrer, dans toute la force du terme, d'excellents Coopérateurs et Coopératrices ?

» Je vous dirai qu'il y a nombre de maisons que nous devrions ouvrir, et dont, malgré nous, nous sommes obligés, faute de moyens, d'ajourner encore l'ouverture.

» Actuellement, l'église du Sacré-Cœur de Jésus à Rome et l'orphelinat qui doit s'élever auprès d'elle absorbe, en grande partie, nos soins. Cette œuvre qui doit assurer le pain, l'instruction et l'éducation religieuse et professionnelle à plusieurs centaines d'enfants pauvres et abandonnés, a le plus grand besoin du secours de votre charité, très-chers Coopérateurs, et, par ma voix, le Saint Père Léon XIII vous la recommande chaudement.

» Que vous dirai-je aussi des maisons si nombreuses que nous avons dans la Ligurie, dans la Vénétie, dans les Romagnes, dans la Sicile et dans tous ces pays qui nous touchent encore de plus près ? Que vous dirai-je des travaux d'agrandissement dont chacune de ces maisons a besoin ? Que vous dirai-je des maisons de la France, de l'Espagne et de l'Amérique ?

» Je reçois d'Amérique des nouvelles consolantes, j'apprends entr'autres choses que l'on est sur le point d'ouvrir au Brésil une nouvelle maison dans la ville de San Paolo, pour assurer un asile à nombre d'enfants abandonnés.

» Toutes ces œuvres, voisines ou lointaines, réclament pour se soutenir le secours de votre charité.

» 3^o Une autre œuvre attire encore actuellement notre plus spéciale attention ; cette œuvre, c'est la maison de Paris. Dans cette vaste capitale de la France, qui ne compte

pas moins de 2,300,000 habitants, immense est la multitude des enfants qui vagabondent par les rues et les places exposés au péril de se perdre entièrement ; immense est, par conséquent, le champ dans lequel peut s'exercer la charité. Avec l'aide de Dieu, cette maison sauvera des milliers d'enfants de l'immoralité, de la prison, de la perdition ; elle essuiera les larmes de bien des pères et mères de famille qui ne savent plus à quel moyen recourir pour éloigner leurs enfants du chemin du vice, et les remettre dans la voie de la vertu.

» Dans toutes nos maisons nous avons constaté cette année une augmentation extraordinaire dans le nombre des demandes d'acceptation. Je vous citerai le total auquel on est arrivé pour une seule de ces maisons. Les demandes enregistrées ont été de 5,000 et, à presque toutes, à notre grand regret, il a fallu répondre : *Il n'y a plus de place !* Oh ! combien nous pourrions faire plus pour le salut des âmes et le bien de la société, s'il nous était possible de fonder de nouvelles maisons et d'avoir des moyens suffisants pour pourvoir de vivre et de vêtement un si grand nombre d'enfants abandonnés. Que de bons fils, que de pères chrétiens et honnêtes, que de bons citoyens de plus nous pourrions ainsi donner aux familles, à l'église, à la société !

» Je sens qu'il ne m'est plus possible de vous parler longtemps. Je conclus donc en vous disant : Soyez en persuadés, la moisson à recueillir est abondante ; votre concours, votre charité, votre obole sont non-seulement utiles, mais nécessaires pour que cette moisson ne demeure pas à jamais perdue. Aidez-nous donc de tout votre pouvoir. Outre la récompense du ciel, vous aurez déjà sur cette terre la consolation de coopérer au bien de la religion, des familles, de la société. Vous aurez la consolation de savoir que, grâce à vous, un très-grand nombre d'enfants des deux sexes louent et bénissent Dieu, tandis qu'au contraire ils le maudiraient dans le temps, pour aller ensuite le haïr avec les démons pendant l'éternité.

Les méchants cherchent aujourd'hui à répandre partout l'impiété et l'immoralité, ils s'efforcent surtout de ruiner l'imprévoyante jeunesse par des sociétés, par des réunions qui ont pour but plus ou moins caché de l'éloigner de la religion, de l'Église, de la saine morale.

» Des imprimés, des images, des publications de tout genre sont répandus dans ce même but. Que les Coopérateurs salésiens

s'efforcent donc de s'opposer à ces attentats. Et par quels moyens? En faisant pour le bien ce que les adversaires ne cessent de faire pour le mal, en répandant de bonnes maximes, de bons livres, de bonnes gravures, en favorisant l'établissement de catéchismes, de sociétés catholiques et autres bonnes œuvres.

Je vous recommande encore de prier les uns pour les autres. De mon côté, chaque jour, je fais souvenir de vous tous à la sainte Messe; tous nos enfants prient aussi pour vous. Vous leur donnez un peu de pain matériel pour soutenir leur vie mortelle, ils vous donnent en retour le pain spirituel de leurs oraisons. Vous ne pouvez peut-être prier beaucoup vous mêmes, eh bien! tous ces enfants, et avec eux les Salésiens et les Sœurs de Marie Auxiliatrice, prieront pour vous, ils vous obtiendront du ciel les grâces dont vous avez besoin.

» Plusieurs Coopérateurs et Coopératrices sont chaque année appelés à l'éternité, nous unissons alors nos prières aux vôtres en faveur de leurs âmes. Oh! remplissons ce devoir avec ferveur! Ce que nous faisons cette année pour les autres, peut-être, l'année prochaine, nous aurons besoin qu'on le fasse pour nous.

» Enfin, mes bons Coopérateurs et Coopératrices, employons nous à faire tout le bien possible, à nous mêmes et aux autres, afin que Marie Auxiliatrice puisse se réjouir en voyant, par notre moyen, beaucoup d'âmes s'envoler vers le ciel. Oh! lorsque vous serez en paradis, avec quel enthousiasme vous vous écrierez: — Béni soit le jour dans lequel je suis entré au nombre des Coopérateurs et Coopératrices de St. François de Sales, parce que chacun des actes de charité que j'ai accompli en faveur de cette œuvre est devenu comme un anneau d'une chaîne de grâces, par le moyen de laquelle j'ai pu monter en ce lieu de consolation et de joie. »

LA FÊTE DE MARIE AUXILIATRICE.

(Traduit de l'*Unità Cattolica*, 4 juin).

« Toujours belle et chère à notre cœur la fête de Marie Auxiliatrice à l'Oratoire Salésien! Il y a là tout le parfum du printemps, tout le brio de la jeunesse, tout l'élan des cœurs pleins d'affection pour la Très-Sainte Vierge. Les Salésiens savent élever

la jeunesse aux saints enthousiasmes de la religion, ils savent faire sortir de l'âme des enfants et des jeunes hommes les talents particuliers dont Dieu les a dotés; ils les cultivent et se trouvent avoir en ces mêmes enfants des musiciens, des chanteurs, des acolythes en grand nombre, et tous réunis, à l'heure de la grande fête, donnent de leurs talents ces preuves que nous admirons et élèvent les cœurs à l'amour de Marie Immaculée.

» Mardi, la chère solennité, bien qu'elle eût été transportée et dût s'accomplir un jour de semaine, n'en a pas moins été splendide et plus solennelle encore que les années précédentes. Très-nombreux fut le concours des fidèles à la neuvaine, prêchée avec beaucoup d'onction et d'autorité par le révérendissime chanoine Orlandi de Orte. Très-nombreuses ont été les communions le jour de la fête. Commencé dès trois heures du matin, l'afflux des fidèles s'est continué toute la journée. Leurs Grandeurs NN. SS. les Evêques de Coni et Capharnaüm célébrèrent la sainte Messe et distribuèrent le pain des anges à des milliers d'âmes.

» Le vénéré D. Bosco, malgré le mauvais état de sa santé, voulut descendre de ses appartements et célébrer la sainte Messe à l'autel de Marie.

» Les bons Salésiens auraient voulu épargner à leur père une pareille fatigue, bien grande pour lui, mais D. Bosco, qui aime tant Marie Auxiliatrice et qui espère tout de sa protection, voulut lui aussi la fêter. Sa présence rehaussa encore la fête. Les habitants de Turin se précipitèrent dans la sacristie et dans les corridors pour baiser la main de D. Bosco. C'était un spectacle attendrissant.

» A 11 heures, la Messe solennelle fut célébrée pontificalement par Sa Grandeur monseigneur Pampirio, évêque d'Alba. Son Eminence le Cardinal-Archevêque assistait sur le trône cardinalice *in cappa magna*.

La Messe de *Haydn*, chef d'œuvre de l'art sacré, fut admirablement exécutée par les enfants de l'Oratoire, aidés de beaucoup d'autres chanteurs, avec accompagnement d'un orchestre choisi; impossible de jouer ou de chanter avec plus de perfection.

Aux vêpres, on exécuta le *Laudate pueri* de Capocci enlevé avec une précision magistrale capable de rivaliser avec les meilleurs chanteurs. Nous avons trouvé bien beau le *Sancta Maria* de monseigneur Cagliero, chanté à plusieurs chœurs du haut de la coupole. Ces voix d'enfants descendant de

ces hauteurs et chantant la Vierge céleste, ont ravi, ont ému tous les cœurs.

Le panégyrique de monsieur le chanoine Orlandi fut digne de la fête. On y pouvait admirer la clarté des pensées et de l'expression. L'orateur a commencé par développer cette pensée; què l'homme conscient de sa propre faiblesse sent le besoin d'un appui, semblable à la vigne qui, pour se soutenir, cherche un orme auquel s'attacher; puis, il a démontré que Dieu, dans sa bonté, a su donner à cet homme, en la personne de Marie, un aide tel que sa nécessité le réclamait, car cet aide est puissant, sage et aimant. Développant ensuite son thème, l'éloquent panégyriste s'est montré non-seulement rempli de piété et de dévotion, mais riche des plus sublimes idées sur les grands de Marie. Il a su répandre dans tous les cœurs la plus grande confiance en sa céleste protection.

» La fête religieuse s'est terminée par la bénédiction du Très-Saint Sacrement donnée par monseigneur l'Évêque d'Alba, qui avait encore chanté pontificalement les vêpres de la fête. Plusieurs nobles étrangers ont pris part à cette solennité, l'on a remarqué surtout plusieurs Français, venus tout exprès à Turin pour rendre hommage à la Vierge bénie, Secours des Chrétiens.

LETTRE DE PARIS.

Paris, 12 mai 1885.

Nos Coopérateurs savent que D. Bosco a ouvert l'année dernière une nouvelle maison salésienne à Paris, rue Boyer à Ménilmontant. Nous croyons leur être agréables en leur communiquant les nouvelles que nous envoie le directeur de cette maison; ils verront par là comment la très-sainte Vierge se plaît à bénir nos pauvres entreprises.

RÉVÉREND ET TRÈS-CHER PÈRE,

Vous désirez que je vous donne des détails sur ce que nous faisons dans la nouvelle maison de Paris. Je commencerai par vous dire que la protection de la très-sainte Vierge est tellement évidente, que nous ne pouvons faire moins que de nous écrier: Vive Marie Auxiliatrice! Il est vrai que les difficultés ne nous manquent pas, mais j'en remercie le Seigneur, car j'estime que ce serait un malheur pour notre maison de commencer autrement que ses sœurs d'Italie; c'est-à-dire sans les épreuves qui distinguent les œuvres de Dieu de celles des hommes.

Toutefois, quant à l'ordre intérieur de la maison, je puis dire que tout va assez bien. Les chers jeunes-gens confrères des Conférences de St. Vincent de Paul continuent à nous aider avec un zèle au dessus de tout éloge; ils nous prêtent leur concours avec une simplicité, une ardeur et une bonne grâce qui dénotent une rare vertu. Sans eux il nous serait impossible de suffire aux œuvres de la maison; leur coopération nous paraît un signe évident de la bonté de Notre-Dame Auxiliatrice pour nous. L'un d'eux est entré chez les religieux Bénédictins, un autre a contracté une alliance qui paraît une véritable récompense de son esprit d'abnégation; mais l'un et l'autre, en partant, se firent remplacer par des confrères non moins zélés qu'eux.

Nos jeunes-gens du patronage nous sont aussi un sujet de grande consolation. Nous avons pu continuer toutes les pieuses pratiques déjà entreprises, excepté celle de l'adoration nocturne que la prudence nous a engagés à suspendre, dans la crainte qu'elle ne devint l'occasion de quelques désordres; mais cela a pu se faire sans amener aucun incident fâcheux, tant ces jeunes-gens sont animés d'un bon esprit. C'est une preuve de l'ascendant que nous avons conquis sur leurs cœurs, bien que, dans le principe, je ne sais pour quel motif, ils parussent concevoir quelque défiance envers nous. Mais à présent, tout cela a disparu pour faire place à la plus entière confiance et à l'attachement pour nous.

L'œuvre de l'école du jeudi est en très-bonne voie et nous nous en occupons d'une manière spéciale, parce qu'elle est le fondement de celle du dimanche, et parce qu'ainsi nous pouvons plus facilement diriger les enfants d'après notre méthode. Il y a quelques jours nous avons célébré une belle fête, c'était la première depuis notre arrivée. Quelques uns de nos bienfaiteurs voulurent bien répondre à notre invitation, et tout se passa à la satisfaction générale.

Nous avons également lieu d'être satisfaits de l'œuvre du dimanche pour les ouvriers, et tous nos efforts tendent à la développer de plus en plus. Presque tous ceux qui fréquentent l'oratoire du dimanche ont accompli le devoir pascal.

La congrégation de la sainte Vierge fait de constants progrès. Dimanche dernier nous sommes allés en pèlerinage à Notre-Dame des Victoires et tous les confrères se sont approchés de la sainte table. M^r le Curé se montra plein d'affection pour nous, et nous promit de venir nous voir. Nous l'inviterons pour la fête de Marie Auxiliatrice, que nous célébrerons le 31 mai.

Les petites Conférences de St. Vincent de Paul produisent toujours de grands fruits pour le bien. Cette année même, nous avons été témoins de quelques conversions bien consolantes. Deux pauvres, visités par les membres de ces petites Conférences, ont fait leurs Pâques. Ils étaient éloignés des Sacraments, l'un depuis 10 ans, l'autre depuis 20 ans; ce dernier, pour donner une preuve de sa bonne volonté, est venu avec nous au pèlerinage de Notre-Dame des Victoires et a fait une seconde fois la sainte Communion en action de grâces.

Nous continuons l'école du soir tous les jours pour nos jeunes ouvriers ; on y enseigne un peu de dessin, de comptabilité, etc., etc.

Mais l'œuvre entre toutes qui a pris les plus grands accroissements est celle du catéchisme du soir pour les adultes. Il faut bien que vous sachiez qu'il n'est pas rare de rencontrer de jeunes adultes non encore baptisés ou privés de toute instruction chrétienne, et n'ayant, par conséquent, jamais reçu la sainte Communion. Nous sommes heureux de les accueillir, de les catéchiser, de les baptiser au besoin, de leur faire faire leur première communion et de leur faire administrer le sacrement de Confirmation. C'est ainsi qu'il y a trois mois quinze adultes sont devenus chrétiens. En ce moment nous avons déjà trente quatre nouveaux inscrits et, à la fête de Marie Auxiliatrice, quinze adultes feront leur première Communion. Les curés des paroisses voisines s'empressent de nous envoyer les brebis errantes de leur troupeau, et nous serons peut-être obligés de prendre des mesures spéciales pour cette œuvre qui demande des soins assidus et intelligents, car elle est ici d'une grande importance. Pour s'en convaincre, il suffit de savoir que dans notre vaste paroisse, d'environ 57,000 âmes, il n'y a pas une école chrétienne !

De temps en temps, pour entretenir une sainte allégresse parmi nos jeunes gens, nous leurs procurons quelques divertissements extraordinaires. Jeudi prochain, jour de l'Ascension, nous donnerons une grande fête du soir dont je vous envoie le programme. Le prix d'entrée sera au bénéfice des pauvres visités par les membres de nos deux petites Conférences. Puis nous aurons ensuite la fête de Marie Auxiliatrice, jour auquel nous espérons que le sacrement de Confirmation sera conféré à plusieurs de nos jeunes gens. Nous aurons aussi à faire bénir une belle statue de St. François de Sales, don d'une insigne bienfaitrice.

Il me resterait encore à vous parler de l'Orphelinat, dont nous sommes chargés, et où nous travaillons avec de grandes consolations, mais je me réserve de vous en écrire une autre fois.

Je termine en vous priant de nous expédier une collection des *Lectures Catholiques* ; elle serviront de base à une bibliothèque à l'usage des jeunes italiens qui viennent nous voir. Ces pauvres enfants sont bien abandonnés au milieu de cette immense capitale, si pleine de dangers pour leur âme. En ce moment nous catéchisons quatre d'entr'eux et nous les préparons à la première Communion.

Par ce que je vous dis, vous pouvez juger quel lourd fardeau pèse sur nos pauvres épaules. Et nous sommes si peu ! Priez de notre part Dom Bosco de nous envoyer de nouveaux ouvriers ; il y a de la besogne même pour cinquante.

Veillez présenter l'hommage respectueux de notre affection à notre cher père Dom Bosco, à nos vénérés supérieurs et à tous nos confrères.

Priez pour nous qui prions de grand cœur pour vous, et croyez-moi

Votre très-humble et affectionné fils

P. Ch. BELLAMY.

ARRIVÉE DE NOS MISSIONNAIRES.

Collège Pie, Villa Colon (Montevideo)
20 mars 1885.

TRÈS-CHER D. RUA,

Vous aurez sans doute reçu la longue relation de notre voyage, de Marseille à Montevideo, avec mention détaillée de toutes les circonstances plus ou moins favorables, et enfin la consolante nouvelle de notre heureuse arrivée dans ce nouveau monde.

Je me bornerai donc à vous entretenir de ce qui concerne Mgr. Cagliero depuis le jour de son arrivée à Colon.

Nous sommes arrivés à Montevideo jeudi dernier 12 courant. Mgr. avait divisé le petit bataillon salésien et décidé de prendre terre dans cette République pour visiter les maisons de l'Uruguay, tout en prenant un repos indispensable. Monseigneur a profité de l'obligeance de la Commission sanitaire de cette ville venue à bord pour visiter les passagers ; Monseigneur est monté avec ces messieurs dans le magnifique petit vapeur du gouvernement ; Dom Savio, son secrétaire et six autres personnes l'accompagnaient. Ce qui nous avait paru simplement une bonne fortune était en outre une véritable disposition de la Providence. Le docteur de la Commission, excellent catholique, ayant appris du commandant de la *Bourgogne* que ces ecclésiastiques étaient des Salésiens, et que Mgr. Cagliero, bien qu'il ne portât que l'habit d'un simple prêtre, était évêque titulaire de Magido, nous fit le plus grand accueil et se mit aussitôt en conversation très-intime avec Monseigneur, il était charmé, disait-il, de ce mode de voyager démocratique et républicain, il combla Monseigneur d'honneurs et de prévenances, et le présenta aux autres employés du Gouvernement.

Sur le trajet nous rencontrâmes Dom Lasagna et Dom Costamagna montés sur une barque. Le petit vapeur s'arrêta et ils descendirent avec nous à terre. La jetée était couverte de curieux lorsque nous débarquâmes, onze prêtres ou abbés, au moment même où un décret du Gouvernement s'élaborait, où un projet de loi prohibant aux religieux l'entrée du port allait être approuvé. Les motifs allégués pour justifier ces mesures sont : le nombre trop grand, dit-on, des religieux et de leurs établissements.

Nous craignons donc, et non sans raison, quelque insulte de la part du bas peuple ; mais il n'en fut rien. La foule apercevant le vapeur du Gouvernement et voyant la Commission sanitaire du port nous serrer la main et nous saluer en nous disant au revoir, la foule se tut respectueusement et s'écarta silencieusement sur notre passage.

Nous nous rendîmes aussitôt chez Mgr. Yeregui, il était absent ; monsieur Buxareo, notre ami, chez lequel nous nous présentâmes aussitôt après, ne se trouvait pas non plus chez lui. Après une

visite à nos sœurs salésiennes, nous nous rendîmes à la station du Ferro Carril Central afin d'arriver le plus tôt possible à Colon. C'est de là, que Monseigneur expédia à Turin le télégramme annonçant son heureuse arrivée.

À la station de Colon, tous les enfants du collège étaient venus nous attendre ; à leur tête marchaient trois élèves portant trois drapeaux : le drapeau de l'Uruguay, celui du Pape et celui de l'Italie. C'étaient les trois drapeaux que Monseigneur lui-même avait établis en 1876.

À peine descendus du train, nous reçûmes les acclamations les plus enthousiastes de toute cette jeunesse, et des milliers de fusées et de pétards signalèrent au loin notre arrivée.

Nous nous mîmes bientôt en marche par la longue et délicieuse allée qui conduit au collège. Un des enfants, celui qui portait la bannière de l'Uruguay, nous précédait à cheval.

Arrivés au collège Pie, notre premier soin fut d'entrer à la chapelle pour rendre grâces à Dieu et à la Vierge Auxiliatrice pour les bénédictions si largement accordées à notre voyage. Le très-Saint Sacrement fut exposé pour le chant d'un *Te Deum* solennel, et Monseigneur donna pontificalement la bénédiction. Vous pouvez concevoir très-cher Dom Rua, toute l'ardeur avec laquelle nous avons, dans cet instant solennel, prié pour notre bien aimé Père Dom Bosco, pour vous, pour tous nos confrères, pour les chers enfants de nos maisons et surtout pour nos chers coopérateurs, dont les prières et les aumônes sont notre plus ferme appui. Nous avons prié, je vous l'assure, de tout notre cœur, appelant sur tous, et sur chacun en particulier, les meilleures bénédictions de Dieu. Toute la journée du 13 s'est passée dans ce collège à nous reposer aux suaves parfums et à l'ombre plus agréable encore des eucalyptus de la grandiose Villa Colon. Ce repos nous était bien nécessaire. Plusieurs d'entre nous n'avaient pu dormir depuis quinze à vingt jours, et tous avaient besoin d'apprendre, pour ainsi dire, à marcher droit parce que les mouvements ondoyants de la *Bourgogne* nous avaient fait contracter par force l'habitude de marcher en nous balançant.

La voix de l'Evêque de Montevideo, transmise à travers les distances, vint réjouir notre repos. Par téléphone, Monseigneur souhaitait la bienvenue à son collègue Mgr. Cagliero ; il exprimait tous ses regrets de ne s'être pas trouvé dans son palais épiscopal lors de notre arrivée, et demandait des nouvelles de Dom Bosco.

Vers le soir, Dom Costamagna se hâta de partir pour Buenos Ayres afin de se trouver présent au débarquement du reste de la caravane demeurée à bord de la *Bourgogne*. Le samedi 14, tout l'équipage salésien devait aussi être transporté à Buenos Ayres. Le lendemain, Monseigneur, après la sainte messe, commença la série des visites de convenance. Dom Lasagna l'accompagnait. Nous allâmes tout d'abord à Montevideo présenter nos devoirs à Sa Grandeur Mgr. Matera, délégué apostolique. Expulsé de Buenos Ayres, il vit très-retiré dans une villa presque en dehors de la ville. Mais, comme ce jour là même était l'anniversaire

de la naissance de l'Empereur du Brésil, il avait dû se mettre en devoir, en sa qualité de diplomate, d'aller faire une visite au ministre du Brésil ; en conséquence, il était allé dîner chez les révérends pères de Bayonne, dont la résidence est au centre même de Montevideo. Ce fut là que nous trouvâmes Sa Grandeur. Le délégué apostolique nous reçut avec beaucoup de plaisir, il donna l'accolade à Monseigneur et eut avec lui une conférence particulière d'environ trois quarts d'heure.

Lorsque nous prîmes congé, le délégué voulut nous accompagner jusqu'à la porte extérieure.

Les bons pères de Bayonne sont, eux aussi, très-affectionnés aux Salésiens et, toutes les fois que nos confrères vont à Montevideo, ils trouvent chez eux une hospitalité vraiment fraternelle. Que le Seigneur daigne les récompenser d'une si grande charité.

Aussitôt après cette visite, nous allâmes au palais épiscopal. Mgr. Yereguy eut pour nous des paroles affectueuses et consolantes et remplit nos cœurs des plus douces espérances. Il voulut bien rappeler le souvenir de la visite par lui faite à l'Oratoire lorsque, il y a bien des années, il vint en Italie. Il parlait avec la plus grande affection de Dom Bosco, des supérieurs et des enfants du Valdocco.

Il était fort tard lorsque nous revînmes à Colon, le corps brisé de fatigue, mais le cœur rempli de consolation.

Le lendemain 15 était un dimanche. Après les cérémonies du matin à l'église, Monseigneur eut au collège une surprise des plus agréables. C'était la visite de plusieurs notabilités de Montevideo, Dom Felix Buxareo, notre grand ami, le docteur Dom Juan Zorilla, le vaillant écrivain du *Bien Publico*, le Margotti de l'Uruguay ; monsieur Macheca, député de Payсандú, et deux autres députés de cette ville accompagnés de quelques jeunes-gens, anciens élèves du collège Pie en 1876 et 1877. Tous ces messieurs, amis et bienfaiteurs des œuvres salésiennes, venaient s'entretenir avec le premier Evêque salésien, et reconnaître avec plaisir en lui et saluer avec joie leur ancien et intime ami. Ils venaient demander des nouvelles de Dom Bosco et passer gaîment avec nous une journée toute entière, consacrée aux douces consolations de l'amitié chrétienne. Ces messieurs voulurent bien s'asseoir aux côtés de Mgr. Cagliero à la modeste table du collège. Je ne vous parlerai pas des toasts qui, selon l'usage américain, ne cessaient de partir comme un feu roulant de tous les côtés de notre grand réfectoire. Chacun prit la parole, nos visiteurs firent l'éloge des salésiens et félicitèrent nos cent élèves. Les élèves à leur tour célébrèrent les invités, Dom Bosco, leurs professeurs, Léon XIII et Mgr. Cagliero.

Monsieur le docteur Zorilla, aussi habile orateur qu'il est élégant écrivain, fit un véritable discours, plein du feu de son âme ardente et dévouée. Je ne chercherai même pas à le résumer ici ; le temps me manque et, d'ailleurs, je ne pourrais que défigurer cette parole vivante, si je voulais me borner à vous en offrir le squelette décharné.

Monseigneur répondit à tous et il excita nos enfants à se montrer toujours fidèles à la grâce de Dieu, qui leur procurait dans le collège Pie une éducation véritablement chrétienne, saine et solide.

Que de religion, que de courage chrétien dans ces catholiques de l'Orient ! Que Dieu les conserve toujours dans ces dispositions et leur accorde de remener un grand nombre de pauvres jeunes-gens victimes des embûches de la franc-maçonnerie.

Lundi 16, après la sainte messe, Monseigneur voulut aller visiter le collège de Las Piedras. C'est une petite ville peu éloignée de Colon ; vingt minutes environ en chemin de fer. La population est bonne et catholique. On peut dire, m'assure-t-on, que c'est le pays le plus catholique et le plus religieux de toute la république orientale.

Le collège touche à la cure, dont les salésiens sont aussi chargés. Les enfants, au nombre de soixante, étaient venus nous attendre à la gare avec leurs professeurs et surveillants. Le directeur et curé, Dom Mazzarello, nous accueillit à bras ouverts et nous conduisit triomphalement au collège. Ce collège est pauvre, tout à la salésienne, mais il est riche de piété, d'une sainte gaieté et d'un esprit de simplicité, qui charme tout d'abord et enchante. Nous oublions que nous sommes aussi loin de Turin.

Ces braves enfants de Las Piedras nous accueillent avec la même confiance, la même joie que ceux de l'Oratoire ; si la cour était plus grande, si ces enfants parlaient l'italien au lieu de l'espagnol, nous nous imaginierions aisément que notre long voyage n'est qu'un mauvais rêve et que nous sommes encore auprès du sanctuaire de Marie Auxiliatrice. Que de grâces le Seigneur nous fait dès le début de la mission ! Si les pauvres indiens de la Patagonie et de la Terre de Feu sont tous aussi bien disposés, comment donc pourrions nous avoir quelque peu de mérite ?

Monseigneur s'arrêta dans ce collège jusqu'au lendemain mardi pour avoir le temps de visiter le petit pensionnat de nos sœurs de Marie Auxiliatrice. Cette maison naissante compte déjà six élèves internes et environ cent externes. Elle promet des développements prodigieux dès que l'on aura pu préparer un local suffisant.

Après avoir célébré la sainte Messe dans la très-belle église paroissiale, nous retournons à Colon, et, sur les dix heures, nous voyons arriver Monseigneur le Nonce apostolique qui vient rendre à Monseigneur sa visite de l'avant veille. Le Nonce a la bonté d'accepter l'invitation de Monseigneur et de rester à dîner avec nous, il s'entretient familièrement avec les Salésiens et les enfants ; il se montre très-satisfait de l'ordre qui règne dans le collège et de sa marche générale. Il exprime en même temps toute sa satisfaction d'avoir bien connu le but et l'esprit de la Congrégation salésienne. Comme signe de cette satisfaction il veut bien donner à Mgr. Cagliero une très-belle paire de sandales pontificales en toile blanche richement brodées en or fin, et divers autres objets précieux dont l'évêque de Cordoue, de si regrettée mémoire, lui avait fait présent à lui-même.

Monseigneur et moi nous accompagnâmes notre hôte dans sa visite à la très-belle *quinta* (villa) de nos sœurs. Enfin, Sa Grandeur prit congé et nous nous séparâmes très-contents les uns des autres. Mercredi 18, deux abbés sont partis pour le collège de Paysandú et Dom Ferrero pour Las Piedras.

Le même jour, sur les neuf heures du matin, Mgr. Yeregy est venu faire sa visite ; il a passé près d'une heure avec nous et fait la visite du collège. Le soir, comme c'était la veille de saint Joseph, je commençai moi aussi à confesser, tout en m'étonnant moi-même d'une telle audace chez un élève à peine formé à l'usage de la langue espagnole. Mais, la nécessité le voulait ainsi. J'ai donc travaillé pendant trois heures parlant un espagnol qui certes n'était pas classique, mais qui, grâce à Dieu, était fort bien compris. Hier, jeudi 19, fête de notre protecteur St. Joseph, Monseigneur a dit la messe de la Communauté et il y a eu communion générale. A 10 heures, Dom Savio a chanté la messe avec assistance pontificale. Après la messe Monseigneur a administré le sacrement de confirmation à plus de cinquante personnes, jeunes garçons et jeunes filles et aussi, car c'est l'usage ici, petits garçons et petites filles.

Quelques uns étaient de la ville, mais la plus grande partie étaient des environs.

Après le dîner Monseigneur, Dom Lasagna et moi, nous sommes allés faire visite à M. Piaggio agent de la Compagnie ou Société de navigation qui porte son nom.

Dom Cavatorta avec un confrère est parti pour Nietheroy sur le même vapeur la *Bourgogne*, qui nous avait transportés jusqu'ici, et qui maintenant retourne à Marseille.

Quelques autres de nos confrères devront au mois de mai se rendre encore à Nietheroy, pour aller ensuite ouvrir la nouvelle maison de San Paolo. Le soir, les enfants du collège ont donné une petite séance littéraire en l'honneur de Monseigneur. L'orphéon a chanté quelques morceaux de mélodrames de notre confrère Dom Rota ; je n'ai pas été le seul à les trouver véritablement beaux. Plusieurs compositions élégantes en poésie et en prose ont été lues par les élèves, et Monseigneur a terminé la séance par un petit discours, où il remerciait de l'affection dont on lui prodiguait tant de témoignages ; il exhortait tous ces jeunes-gens à se conserver toujours catholiques et courageux, à fuir ceux qui chercheraient à les entraîner et à leur ravir le trésor de la foi.

Aujourd'hui, 20, les classes recommencent régulièrement ; les vacances d'automne commencent ici le 24 décembre et finissent le 1^{er} mars.

Buenos Ayres, 27 mars 1885.

Je reprends ma correspondance, qu'il ne m'a pas été possible de vous envoyer.

Le 21, après avoir célébré de bonne heure la sainte Messe, Monseigneur est parti avec Dom Lasagna et son secrétaire pour aller faire quelques

visites à Montevideo. Nous nous sommes tout d'abord rendus au magnifique pensionnat dirigé par les excellentes sœurs *dell'Orto*. Nous avons visité la chapelle, les classes, les ouvroirs, les salles de récréation, tout l'établissement. Il serait impossible de désirer une meilleure disposition pour l'éducation chrétienne des jeunes filles de cette capitale de l'Uruguay. Je ne vous dis rien de toutes les fêtes, de toutes les attentions prodiguées à Monseigneur, il vous est facile de le concevoir sans que j'aie besoin d'insister. Après la visite à cet établissement modèle, nous sommes allés voir notre principal bienfaiteur de Colon, M. Buxareo et sa très-digne épouse. Nous avons fait chez eux l'*almuerzo* (le déjeuner), puis, nous sommes allés à la cathédrale réciter un *requiem* sur la tombe du saint évêque qui fut Mgr. Véra. De là, nous nous rendîmes au bureau de l'évêché, puis, chez les pères capucins, qui sont pour nous des amis à toute épreuve. Nous étions très-fatigués et ruisselants de sueur à raison de la chaleur suffocante; Monseigneur voulut cependant encore visiter quelques autres personnes bienfaitrices de nos œuvres; il était plus de cinq heures lorsque nous prîmes le train pour retourner à Colon, où nous arrivâmes à six heures et quart, heureux de pouvoir enfin nous reposer un peu et nous préparer à la fête du lendemain, le dimanche de la Passion.

Ce jour même, 22 courant, avait été précisément choisi pour conférer les ordres sacrés. Notre confrère Albanello reçut le sacerdoce et quatre autres de nos confrères reçurent les ordres mineurs. Le parrain du nouveau prêtre fut monsieur Uriarte, catholique très-fervent de cette capitale, coopérateur salésien, et l'un de nos meilleurs amis. Il fit à son filleul un très-beau cadeau, celui d'un superbe calice d'argent. Après l'ordination, Monseigneur au lieu de prendre un peu de repos, voulut aller donner la bénédiction dans la chapelle de nos sœurs. Vers les six heures, nous sommes allés assister à un repas champêtre d'environ 80 convives, où l'on a mangé un quartier de bœuf rôti au milieu de la plaine. — Nous avons trouvé ce repas excellent. Nous serons donc bien dans la Patagonie, où nous n'aurons jamais d'autre nourriture. Ce genre de rôti se fait d'une façon toute particulière, on le connaît ici sous le nom d'*asado con cuero*, ce n'est pas autre chose qu'un quartier de bœuf rôti, mais sans avoir enlevé la peau.

A 7 heures 1/2, Monseigneur fit une conférence aux confrères salésiens, leur recommandant à tous travail et piété.

Le lundi 23 avait été fixé pour notre départ; après la célébration de la sainte messe nous prîmes congé de nos confrères et des enfants qui se serraient autour de Monseigneur avec une affectueuse familiarité, et laissant, pour longtemps sans doute, le collège Pie et la ville de Montevideo, nous nous sommes embarqués sur l'*Apollon* pour nous rendre à Buenos Ayres. Nous n'étions plus que quatre, Monseigneur, Dom Savio, D. Lasagna et votre serviteur. Les autres avaient pris le de-

vant. Un vent violent soufflait et les ondes venaient

battre avec furie contre les flancs du navire, le ciel était chargé de nuages épais lorsque nous levâmes l'ancre, non sans quelque émotion, mais, cependant, pleins de confiance en Celui qui commande aux vents et à la mer, et à Celle que l'Eglise appelle l'étoile des mers. Monseigneur se retira dans sa cabine pour conférer avec D. Lasagna; Dom Savio et moi nous allâmes prendre une légère réfection, puis nous montâmes sur le pont du bateau pour contempler à notre aise l'imposant spectacle d'une mer en furie.

Le lendemain 24, à 6 heures du matin, nous arrivions à Buenos Ayres, le vent était tombé, la mer était calme, le ciel parfaitement pur. Dom Tomatis nous attendait et vint au devant de nous dans une embarcation. Nous trouvâmes sur le port diverses personnes venues pour nous attendre; il y avait là, avec Dom Cassinis et D. Belmonte, une délégation de la société de Saint Vincent de Paul, des représentants de la chapelle italienne, et un certain nombre de nos Coopérateurs. Les voitures étaient préparées, et, après un peu moins d'une heure de trajet, nous sommes descendus devant l'église de S. Carlo in Almagro. Les enfants des congrégations du T.-S. Sacrement, de Saint Louis et de Saint Joseph rangés chacun derrière leurs bannières vinrent au devant de Monseigneur. Mgr. célébra la sainte Messe, pendant laquelle l'Orphéon chanta des motets accompagnés par l'harmonium et par la musique instrumentale. Monseigneur, bien qu'il n'eût rien pris depuis 24 heures, voulut, malgré son état de fatigue, saluer nos bienfaiteurs et nos enfants et les remercier de leur accueil cordial. Son discours dura près d'une demi-heure. Nous sortîmes de l'église au milieu des vivats et des accords de la musique instrumentale. Sur ces entrefaites arrivèrent Mgr. Espinosa, vicaire général de Sa Grandeur et M. le docteur Torrero; ils avaient hâte de saluer le nouvel Evêque et d'embrasser l'ami dont ils étaient séparés depuis longues années. Nous avons tous admiré leur bon cœur et nous avons été touchés de l'affection qu'ils portent aux Salésiens.

La veille au soir, Sa Grandeur Mgr. l'Archevêque était arrivé lui aussi, revenant d'une mission dans la plaine, c'est pourquoi, sans perdre de temps, nous sommes allés lui présenter nos devoirs. L'Archevêque a reçu Mgr. avec toute la bonté d'un père et l'affection d'un frère; il s'est entretenu avec lui de la manière la plus affable, il a demandé des nouvelles de tous les supérieurs, et, en particulier de Dom Bosco et de Dom Rua. En nous reconduisant, il a voulu forcer Mgr. Cagliero à porter sa croix pectorale non seulement à découvert, mais encore au dessus du manteau. Sa Grandeur nous a reconduit ainsi jusqu'à la porte et a mis à notre disposition une fort belle voiture.

Mgr. Cagliero a encore eu la visite de monsieur le docteur Carranza, président général de la société de St. Vincent de Paul dans toute la République et notre ami et bienfaiteur.

Les 25 et 26 Mgr. se consacra exclusivement aux affaires de notre pieuse Société et à la visite de nos sœurs. Il reçut en audience particulière ceux de nos confrères qui désiraient l'entretenir.

Hier 26, l'Archevêque de Buenos Ayres est venu rendre la visite de Mgr. Cagliero et lui a dit, avec plus d'insistance encore, qu'il entend que Mgr. pontifie et fasse toute cérémonie dans tout son diocèse avec la plus entière liberté. Nous avons reçu une lettre de M. le Curé de la Plata, ville nouvelle, construite dans ces dernières années; il demandait à Dom Costamagna de mettre à sa disposition un prêtre italien pour tout le temps pascal. Dom Savio partira probablement lundi prochain et passera dans cette ville deux ou trois semaines. Pour nous, nous commençons aussi à travailler, les uns à San Carlos, les autres à la Boca, d'autres enfin à la chapelle de la Miséricorde. Avec l'aide de Dieu et la protection de N.-D. Auxiliatrice nous espérons faire quelque bien, grâce surtout aux prières de notre supérieur, de nos confrères et de nos excellents Coopérateurs.

Continuez-nous aussi, très-cher Dom Rua, le secours de vos prières et demandez au Seigneur pour moi la persévérance dans la bonne résolution de l'aimer et de le servir pendant toute ma vie.

San Carlos en Almagro (Buenos Ayres)
30 mars 1885.

Le 24 mars à 2 heures d'après midi, Mgr. est allé visiter nos sœurs de Marie Auxiliatrice près d'Almagro. Toutes les sœurs de la Boca de Moron et de St. Isidore s'étaient réunies pour le recevoir dans une salle modestement ornée, où elles ont lu quelques compositions pleines de cœur et d'esprit. L'an dernier on a commencé dans cette maison même un pensionnat de jeunes personnes, et leur nombre va toujours croissant, si bien qu'il sera bientôt impossible de faire de nouvelles acceptations à raison de l'insuffisance du local. Dom Costamagna a fait commencer la construction d'une aile nouvelle qui rendra ce pensionnat tout à la fois plus grand et plus commode. Les sœurs ont ouvert aussi des classes pour les externes. Le nombre de ces dernières est actuellement de 50. Un bien plus grand nombre serait venu s'il avait été possible de les recevoir gratuitement.

Quant au patronage du dimanche, ou oratoire festif, il va, grâce à Dieu, prenant de jour en jour des proportions de plus en plus grandes. Dans le *Ranchito* (c'était le nom de l'ancienne maison de nos sœurs, construite sur le modèle des habitations de campagne, que l'on appelle ici *Ranchos*), le manque d'espace ne permettait pas de faire grand' chose pour les pauvres jeunes filles. C'était beaucoup que d'y réunir 20 ou 30 personnes. La chapelle pouvait à peine les contenir. Il était vraiment nécessaire que la Très-Sainte Vierge vint à notre secours et nous donnât les moyens de faire un peu de bien: elle n'a pas manqué de le faire et nous a procuré la maison actuelle. Grâce à elle tous les dimanches on peut voir ici plus de cent jeunes filles réunies pour assister aux saints offices, pour entendre la parole de Dieu, pour chanter les louanges de Marie et recevoir la bénédiction du T.-S. Sacrement. Le reste de la journée

se passe en de joyeux divertissements. Malheureusement la cour de récréation est encore beaucoup trop étroite.

Plusieurs de ces jeunes filles font partie de la congrégation des filles de Marie, et à ce titre, elles chantent tous les dimanches l'office de notre Mère céleste et plusieurs d'entre elles s'approchent des Sacrements avec une dévotion des plus édifiantes. Une fois le mois il y a communion générale de toutes les filles de Marie, et, dans les principales fêtes, il y a aussi communion générale pour toutes celles qui viennent au Patronage et ont déjà fait la première communion. Pour encourager ces jeunes filles, les bonnes sœurs ont recours à diverses industries. De temps en temps il y a de petites représentations théâtrales, et même, deux fois l'année, il y a ce que l'on nomme ici la *Riffa*, c'est-à-dire une sorte de loterie, dont les billets sont des jetons de présence donnés gratuitement à celles qui sont venues aux réunions du Patronage. Voici comment ce petit service est organisé. Chaque jeune fille a un petit livre sur lequel chaque dimanche on applique un timbre visa; ce timbre constitue le billet et donne droit à un lot.

C'est donc une prime à l'assiduité et un stimulant efficace pour ces jeunes enfants. La même organisation se trouve aussi dans toutes les autres maisons de nos sœurs en Amérique et jusque dans la Patagonie.

Vous le voyez, très-cher Dom Rua, les travaux des salésiens et des sœurs sont visiblement accompagnés de la bénédiction de Dieu; toutes nos œuvres prospèrent grâce à cette bénédiction. A Dieu donc et à Dieu seul doit en revenir toute la gloire.

Notre église nouvelle à la Boca vient enfin d'être achevée; bientôt, nous l'espérons, il sera possible de l'ouvrir au public.

Almagro, 16 avril 1885.

Nous sommes revenus hier matin à 10 heures et demie de Paysandu. Monseigneur y était allé le sept courant en compagnie de son secrétaire et de notre inspecteur Dom Lasagna pour visiter nos confrères, pour les encourager et se réjouir avec eux dans le Seigneur de tout le bien qui se fait déjà, spécialement aux enfants de la ville. Il y a quelques mois à peine le collège s'est ouvert sous le titre de Notre-Dame du Saint Rosaire, et déjà nous avons eu la consolation d'y voir un certain nombre d'internes et près de cent externes; tous ont un caractère plein de franchise et de souplesse, ils ont tant d'affection pour leurs maîtres et pour ce collège que, dès le matin à 6 heures 1/2 jusqu'au soir à la même heure, ils sont avec eux à l'exception seulement du temps nécessaire pour le diner et encore font-ils ce qu'ils peuvent pour l'abrèger le plus possible, afin de revenir plus tôt s'amuser dans la cour avec leurs compagnons. Le soir, si l'on voulait le leur permettre je crois qu'ils ne quitteraient plus le collège. Je puis vous

assurer, d'accord en cela avec D. Lasagna et Dom Giordano, que ces enfants ne le cèdent en rien à nos meilleurs élèves de l'Oratoire.

Le dimanche *in Albis*, Monseigneur a distribué après la messe la 1^{ère} communion à environ 150 jeunes garçons ou jeunes filles, ces dernières étaient environ 50 et avaient été instruites par les sœurs de l'hôpital. L'église paroissiale était littéralement comble. La tenue des enfants était fort édifiante et j'en ai vu plusieurs verser des larmes d'attendrissement lorsque, avant la communion, Monseigneur leur a adressé quelques ferventes paroles. Monseigneur adressa aussi aux fidèles un discours très-remarqué, dont le sujet était le développement de cette pensée : « La foi ne suffit pas, il faut aussi les bonnes œuvres, il faut la réception des sacrements. » La cérémonie a laissé dans tous les fidèles la meilleure et la plus durable impression.

Le collège a été construit sur un terrain nu auprès de la paroisse ; il est très-beau, c'est sans contredit le premier édifice de Paysandu pour l'architecture comme pour la solidité. Il peut contenir 100 internes et 200 externes. Il est vrai qu'il a coûté une somme énorme que nous devons encore, et nous ne savons trop quand il nous sera possible de nous libérer.

A notre départ, M. le Gouverneur préposé à la douane a eu la courtoisie de nous accompagner lui-même jusqu'à bord du vapeur la *Rivadavia*, il nous avait fait monter dans sa propre chaloupe avec son pavillon déployé et ses matelots en uniforme.

De Paysandu à Buenos-Ayres nous avons fait la traversée sur le fleuve Uruguay, qui, à un certain point de son cours, s'unit au Paraná et entre dans la Plata. Le temps de la traversée, en général belle et tranquille, varie de 12 à 15 heures.

Pour le moment nous attendons Dom Fagnano qui est parti le 15 de Patagones et doit arriver dimanche prochain, si le pampero de ces derniers jours ne l'a pas arrêté en chemin. Monseigneur est en très-bonne santé, il compte partir lundi pour St. Nicolas.

Dom Savio est de retour ; sa mission à la Plata a fait le plus grand bien. Le ministère sacré nous occupe beaucoup aussi, soit à Almagro, soit à la chapelle de la Miséricorde, soit à la Boca. Priez, très-cher Dom Rua, et dites à notre bien aimé père Dom Bosco de faire faire beaucoup de communions pour le bon succès de nos missions ; le Seigneur récompensera largement vos prières et votre charité.

Saluez tous nos supérieurs et confrères, présentez à Dom Bosco mes hommages et ceux de Monseigneur.

Votre très-affectionné en J.-C.

ANTOINE RICCARDI, prêtre.

LETTRE DU BRÉSIL.

I.

Les nombreuses et importantes nouvelles que nous avons dû publier pendant ces derniers mois nous ont empêchés de communiquer à nos coopérateurs la lettre suivante qui, d'ailleurs, soit à raison de la distance, soit par suite d'un retard d'expédition, ne nous est arrivée que vers la fin de février. Cependant à raison des sentiments qu'elle exprime et des heureuses nouvelles qu'elle nous apporte nous croyons devoir l'insérer.

Nitheroy, 6 décembre 1884.

BIEN AIMÉ PÈRE,

L'année touche à son terme et la fête de Noël s'avance à grands pas. De toutes les fêtes de l'année, cette fête est sans aucun doute la plus chère, la plus sympathique au cœur du vrai chrétien. C'est sans doute par ce motif que de partout on a la coutume d'envoyer à cette occasion des souhaits et des félicitations à tous ceux avec lesquels on se trouve en relation d'amitié ou de politesse.

Je sais que vous recevez en ce moment un très-grand nombre de ces lettres provenant de nos diverses maisons et de l'immense multitude de vos correspondants, nos bien aimés coopérateurs. C'est pour vous, je le sais un immense travail que de vous mettre au courant de toutes ces lettres et d'indiquer les réponses à faire à chacune d'elles. Cependant, bien cher père, je vous prie de permettre au plus indigne et au dernier de vos fils d'unir sa voix à ce concert merveilleux, en son nom comme en celui de tous les confrères et enfin de cette pauvre maison, l'unique maison salésienne du Brésil. Oui, Père bien aimé, vivez heureux au milieu de vos chers enfants de Turin, de l'Italie et de la France. Plus heureux que nous, ils ont la satisfaction de vous voir très-souvent ou du moins plusieurs fois l'année ; et de pouvoir vous consulter et se diriger d'après vos avis. L'éloignement n'a fait que redoubler dans nos cœurs l'amour que nous avons pour vous et nous sentons bien vivement la peine d'être privés de vos paternels entretiens.

Je profite de cette occasion pour vous faire rapidement une sorte de compte-rendu annuel, et vous esquisser la marche suivie par notre maison dans le cours de cette année. Nous devons la plus grande reconnaissance au Seigneur et à la Très-Sainte Vierge Auxiliatrice pour la protection visible dont ils nous ont favorisés pendant toute cette année. Malgré de très-vives oppositions de la part des méchants, nous avons pu mener à bon terme plusieurs œuvres importantes. Nous devons aussi un large tribut d'amour et de reconnaissance à notre très-digne évêque D. Pedro Maria Lacerda. Il est pour nous le père le plus aimant, il nous secourt, nous protège et nous assiste avec une générosité qui n'a d'égale que la bonté de son cœur.

Il accomplit à la lettre la parole qu'il vous avait donnée bien longtemps avant notre arrivée au Brésil : *Vos fils, vous disait-il, seront mes fils.*

Je puis vous assurer que nous n'aurions jamais pu nous attendre à trouver sur cette terre étrangère un père aussi plein de sollicitude, aussi jaloux de notre bien être.

Lors de notre arrivée au Brésil, il nous a fait lui-même, et entièrement à ses frais, présent d'un assez vaste terrain et de la maison que nous habitons. Il n'a cessé depuis de nous aider toujours et par tous les moyens dont il pouvait disposer. Dans les premiers jours de cette année, lorsque, à l'ouverture de ce collège, les mauvais journaux entreprirent contre nous cette terrible campagne qui nous a fait tant de mal, et a failli nous faire sombrer au moment même du départ, un grand nombre de nos amis nous ont abandonnés, mais notre Evêque nous a toujours puissamment aidés, consolés et encouragés. Il fut un moment où tous nous craignons une impossibilité absolue de continuer notre œuvre et pensions nous trouver contraints à fermer le collège. Notre Evêque demeura ferme et inébranlable, donnant à tous l'exemple du courage et de la force, il nous soutint et remporta la victoire.

Pendant l'année scolaire, il nous a donné de son affection des témoignages que nous ne pourrions jamais oublier.

Pour la fête de St. François de Sales, nous n'avions pas osé inviter Sa Grandeur, parce que notre extrême pauvreté nous faisait manquer de tout ce qui nous paraissait nécessaire pour recevoir un hôte aussi illustre. Monseigneur a voulu de lui même venir nous honorer de sa présence; il a daigné célébrer la sainte Messe dans notre petite chapelle et passer deux jours entiers au milieu de nous, s'accommodant à notre pauvreté et à l'exiguïté du local que nous n'avions pas encore pu faire agrandir.

A la fête de Marie Auxiliatrice, Sa Grandeur a accepté avec plaisir l'invitation de notre très-aimé supérieur Dom Lasagna; il est venu célébrer la messe de communauté, donner la confirmation et présider la conférence des Coopérateurs. Il s'est offert de lui-même à faire le panégyrique de la très-sainte Vierge, et sa parole a eu des accents d'une si grande piété, d'une ardeur si brûlante que tous étaient profondément touchés et ne savaient ce qu'ils devaient admirer le plus dans l'orateur, l'élégance de sa parole, sa vaste et sûre doctrine, ou cet amour communicatif pour la Reine des Vierges, notre Mère bien aimée. Sa Grandeur, cette fois, voulut passer une semaine entière auprès de nous, s'entretenant en particulier avec chacun, comme un père au milieu de ses enfants. Ses conseils nous ont été d'un secours très-précieux.

Un témoignage de la bonté du prélat m'a particulièrement touché. C'était le jour de ma fête, la Saint Michel. Mes confrères et les enfants du collège avaient, à mon insu, organisé une petite fête, à laquelle ils avaient invité Sa Grandeur. Malheureusement, le jour marqué, la pluie tombait à torrents, et notre maison est à une heure

et demie de la capitale où habite notre Evêque; il faut de plus, pour arriver jusqu'à nous, traverser un bras de mer.

Nul ne croyait que Sa Grandeur pût arriver avec un pareil mauvais temps et nous fûmes fort surpris lorsque un peu avant midi, nous vîmes arriver une voiture traînée par deux chevaux blancs, et reconnûmes la livrée de Monseigneur. Sa Grandeur avait voulu, malgré tout, répondre à l'invitation et se rencontrer ici avec Son Excellence Mgr. l'Internonce Rocco Cocchia, que l'on avait invité à notre fête et qui venait d'arriver quelques instants auparavant. Je ne saurais traduire mes sentiments en un pareil moment; j'étais confondu et je puis dire que ce jour a laissé dans mon cœur un souvenir impérissable et une affectueuse reconnaissance pour notre vénéré Pasteur. Mais je m'étends outre mesure; je me hâte donc de conclure en vous disant que grâce aux secours reçus de toutes parts nous avons déjà un bâtiment pouvant contenir plus de cinquante enfants; trois classes élémentaires ont été ouvertes et nous avons cinq ateliers en pleine activité. Les typographes, relieurs, tailleurs, cordonniers et menuisiers rivalisent d'ardeur pour répondre de leur mieux aux intentions de leurs généreux bienfaiteurs.

Tout est en bonne voie dans la maison et j'espère être bientôt à même de faire beaucoup plus encore pour ce pauvre pays, où les enfants pauvres et abandonnés sont malheureusement en si grand nombre. Pauvres enfants! le cœur saigne à les voir en si grand nombre vagabonder dans les rues, sans personne pour s'occuper d'eux et leur donner quelque bon conseil!

Priez pour nous, bien cher père, et envoyez nous quelques uns de nos confrères, nous sommes trop peu nombreux et cependant on nous réclame de toutes parts. San Paolo nous attend, Parà soupire après le jour où nous pourrions aller à lui... J'ai entre les mains plus de cinquante demandes. Les nécessités sont des plus urgentes dans tous ces pays, et, pour peu que l'on attende encore, on n'arrivera plus à temps. Je me recommande donc à vous, bien cher Père, je me recommande au zèle de nos confrères et à la charité de nos coopérateurs, afin que leurs aumônes et leurs prières facilitent notre œuvre, dont ils auront eux aussi le mérite devant Dieu.

Bénissez moi, bénissez nous tous, bien aimé père, priez pour nous et croyez nous toujours vos enfants dévoués et reconnaissants.

Votre très-affectionné fils en J.-C.

MICHEL BORGHINO, prêtre.

II.

Collège de Santa Rosa.
Nichteroy, 12 février 1885.

TRÈS-RÉVÉRÉ D. BOSCO,

Pardonnez mon long silence. Toujours quelque raison nouvelle m'a fait différer de vous écrire au sujet de mes excursions faites en divers points de cette province dans le but d'obtenir quelques secours pécuniaires pour notre pauvre collège.

Pour quiconque connaissait les innombrables souscriptions qui se sont déjà faites dans ce pays pour toutes sortes d'œuvres de charité, espérer recueillir des aumônes paraissait une folie, surtout à raison de la crise que traverse en ce moment cet empire.

De tous les côtés on avait eu recours à la charité de cette province soit en faveur d'autres provinces du Brésil, soit pour l'Angleterre, soit pour l'Asie et l'Afrique et toujours on avait eu la consolation de recevoir les secours les plus généreux. L'Evêque d'Auran avait demandé l'obole des Brésiliens pour les chrétiens d'orient. Le R. père Vaughan l'avait sollicitée pour l'œuvre de l'expiation au centre de la ville de Londres; les missionnaires d'Afrique avaient tendu la main pour l'entretien de leur difficile mission; Son Excellence Mgr. l'Evêque de Paleopolis, vicaire apostolique du Ho-nam, pour les pauvres enfants de la Chine. La charité des brésiliens avait fait à tous la plus encourageante réponse.

D'aussi généreux fidèles pouvaient-ils ne pas entendre la voix suppliante de leur Ange et de leur Pasteur, ne pas répondre à l'appel de leur Evêque?

Les faits justifèrent nos prévisions, et malgré toutes les difficultés du moment, les braves habitants de cette province ont ouvert assez largement leurs mains à celui qui venait les solliciter au nom de leur Evêque, dont il leur présentait une lettre pastorale écrite en faveur de notre collège.

Dans cette lettre, Monseigneur démontrait les avantages que produira pour la jeunesse abandonnée notre humble collège d'arts et métiers. Il manifestait aussi pour nous la tendresse d'un père qui implore pour le salut de ses enfants.

Un excellent *Fazendero* nommé *Pietro Cunha* fut le premier à m'inviter à me présenter chez lui. Sa habitation presque princière s'appelle *Fazenda di San Sebastiano*, et se trouve à *Dores do Pirahy*. C'est de là que je commençai ma mission. Ce bon monsieur a véritablement un cœur d'or. Non seulement il me remit une très-généreuse aumône, mais encore, il me donna des lettres de recommandation pour tous ses amis. Presque toujours j'ai fait usage de ses chevaux et de sa voiture dans toutes mes courses à *Dores* et aux environs. Le premier de ceux auxquelles mon excellent guide m'avait adressé était un docteur d'un âge assez avancé déjà, très-aimé de tous pour sa science et sa vertu. Ce vieillard a eu la patience et le dévouement de m'accompagner de *Fazenda* en *Fazenda* pendant quinze à vingt jours.

J'ai toujours été bien accueilli partout et traité par tous avec autant de charité que de courtoisie. Un très-petit nombre d'exceptions m'ont cependant contristé. Le résultat de la collecte a été des plus remarquables.

J'ai remarqué surtout deux choses dans le caractère brésilien: une très-grande charité et une très-grande dévotion pour la Très-Sainte Vierge Marie. MM^{es} les curés m'ont beaucoup aidé; je dois aussi de très-grandes faveurs à M^r le Président de la Chambre de Barra Mensa, M^r le commandeur Joaquim Leite.

Dieu n'a pas permis que ces voyages faits très-souvent sous les rayons brûlants d'un soleil ardent et, parfois aussi, malgré la pluie, portassent la moindre atteinte à ma santé, il n'a pas permis non plus que le contact continu avec le monde affaiblît mon âme et me fit perdre l'esprit religieux. J'ai reconnu que c'était là le fruit de l'obéissance, et que Dieu ne voulait pas qu'un service commandé par mes supérieurs pût être pour moi d'aucun préjudice.

Le 22 décembre notre directeur était parti pour Montevideo où l'appelaient des affaires importantes. J'ai prié M^r le vicaire général Luigi Raimondo De Silva Britto de venir chanter la messe de minuit dans notre collège; il voulut bien accepter avec empressement. La messe fut très-solennelle, chantée en musique par nos enfants. La communion générale réunit à la sainte Table nos enfants et plusieurs personnes des environs. L'assistance était très nombreuse, et chacun se retira satisfait.

Le jour de la fête de St. François de Sales, notre directeur avait encore dû s'absenter. M^r le vicaire général voulut bien, malgré son état valétudinaire, venir encore chanter la grand' messe. Monseigneur l'Evêque s'était chargé lui-même de la prédication.

Le panégyrique de St. François de Sales fut très-remarquable. Les vertus et les talents de notre glorieux patron n'auraient pu être mieux présentés et décrits. C'était le cœur d'un saint qui avait compris et nous dévoilait les secrets du cœur de l'un des plus aimables parmi les saints.

Monseigneur se plut à rappeler qu'il avait été, de tout l'épiscopat catholique, le premier à célébrer par une messe pontificale la publication du décret apostolique accordant à St. François de Sales les honneurs liturgiques et canoniques de docteur de l'Eglise universelle. Il félicita la pieuse Société salésienne d'avoir choisi ce grand Saint pour modèle et pour protecteur.

Son Excellence M^r le Président de la province assistait à notre fête, à la gauche de notre Archevêque. Après la messe, Sa Grandeur, M^r le Président, plusieurs chanoines de Nietheroy et d'autres personnes de distinction visitèrent nos cinq ateliers et voulurent bien exprimer leur satisfaction.

La bénédiction du T.-S. Sacrement, donnée par M^r le Vicaire de Nietheroy, termina cette belle fête.

Sa Grandeur Mgr. l'archevêque eut encore la condescendance d'accepter notre invitation à passer quelques jours auprès de nous. Nous en fumes d'autant plus satisfaits que le cinquante cinquième anniversaire de la naissance de Sa Grandeur tombait précisément le 31 janvier. Nous avons célébré de notre mieux cet heureux jour, et un très-grand nombre des amis de Monseigneur sont venus honorer notre table de leur présence et nous aider à fêter l'hôte illustre que nous avions le bonheur de posséder.

Au dessert, de nombreux toasts furent portés. L'Archevêque répondit, il remercia d'abord individuellement plusieurs de nos bienfaiteurs et les

félicita du zèle généreux, avec lequel ils ne cessent de nous aider ; puis il remercia d'une manière générale tous nos Coopérateurs. C'était un père dont le cœur ému témoigne avec effusion sa reconnaissance à ceux qui font du bien à ses enfants.

Sa Grandeur avait voulu nous laisser un souvenir de cette fête et nous avait fait don d'un très-bel harmonium d'une valeur de 1250 francs.

Nous remerciâmes par le chant de deux hymnes composés tout exprès pour traduire notre reconnaissance.

Si notre maison se développe et progresse c'est à Monseigneur que nous le devons après Dieu et la T.-Sainte Vierge. Sa Grandeur vient continuellement à notre secours, et par des sommes importantes. C'est lui, vous le savez, qui nous avait donné la première maison ; c'est encore lui qui, plus que tout autre, nous a aidés à construire la nouvelle.

Les ateliers vont assez bien. Son Excellence M^r le Président nous a promis sa protection et déjà il nous a envoyé du travail pour la typographie. Il nous a envoyé aussi une pompe et une escouade de 8 galériens pour creuser un puits.

Nous avons maintenant dans le collége 45 internes et 8 ou 10 externes ; 8 autres enfants viennent d'être acceptés et nous les attendons d'un jour à l'autre.

J'aurais encore bien des choses à vous dire ; mais je crains d'avoir déjà trop abusé de votre bonté.

Recevez, bien aimé Père, l'expression sincère de l'affection de vos enfants de la première maison du Brésil et daignez nous bénir tous ainsi que nos enfants.

Votre très-humble et très-dévoûé fils en J.-C.

D. CHARLES PERRETTO.

Grâce de N. D. Auxiliatrice.

Cracovie, 10 décembre 1884.

T.-R. PÈRE DOM BOSCO,

Permettez-moi de vous faire connaître une grâce toute spéciale que Notre Dame Auxiliatrice vient de nous obtenir, en nous rendant sain et sauf, après un grand danger couru, mon cher fils Adolphe ; car c'est bien par Elle qu'il a été sauvé dans la nuit du 5 au 6 de ce mois ! Voici les faits comme ils se passèrent.

Le mercredi, 4, fête de sainte Barbe, nous reçumes une dépêche venant du Père Préfet du Collège des Jésuites à Tarnopol, où mon fils fait ses études, qui nous annonçait qu' Adolphe était souffrant et alité. Ce qui augmentait mes angoisses dans cette dépêche, c'était précisément la pensée que le Père n'est pas homme à s'alarmer pour rien et qu'il n'aurait pas écrit s'il se fût agi d'une légère indisposition. Ma sœur Vanda était alitée, elle aussi, et fortement grippée ; cependant, à l'annonce que je lui fis de mon départ pour Tarnopol, elle déclara vouloir me suivre à tout prix. Ne pouvant vaincre son dévouement, je me

suis décidée à retarder mon voyage, tout en priant monsieur le comte Mohl, qui se trouvait justement chez nous, de vouloir bien partir lui-même, ce qu'il fit avec toute la bonté qui lui est habituelle. Il part donc à l'instant par le rapide de 9 heures du soir, et arrive à Tarnopol le matin du lendemain à 8 heures. Sur ces entrefaites, il m'arrive une autre dépêche déclarant qu' Adolphe était malade de l'estomac et avait de la fièvre, mais qu'il n'y avait pas de danger. Une autre dépêche du comte Mohl m'annonçait, plus tard, qu'il fallait un changement d'air pour mon cher Adolphe et que, le jour même, ils allaient partir tous les deux pour revenir à Cracovie par le rapide du soir et y seraient le lendemain, 6, vers 7 heures du matin. Tout cela nous a bien consolées, ma sœur et moi, mais après avoir bien prié N. D. Auxiliatrice, je n'ai pu également trouver de repos.

A une heure après minuit j'étais déjà debout, m'occupant de tous les petits riens qui sont si agréables à ceux qui voyagent en hiver et par un temps affreux ; car il pleuvait à verse et un orage terrible fondait sur la ville. A six heures du matin, le valet de chambre allait à la gare pour y attendre avec la voiture nos chers voyageurs.

J'attendais dans le salon ; sept heures sonnent, puis la denie, et rien, personne n'arrive..... mon cœur battait à se rompre. Soudain le valet de chambre monte le petit escalier de service et dit à haute voix à la porte de Vanda (moi j'étais trop loin pour l'entendre) que le train avait déraillé à 40 lieues d'ici, à Jaroslaw, que les premiers wagons étaient tombés dans le fossé et qu'il y avait maints blessés et un grand nombre de morts. Ma sœur saute de son lit et lui dit à travers la porte : taisez-vous donc, ne dites pas cela à ma sœur.

Sur ce, j'entre dans la chambre de Vanda et je la vois toute pâle, défaite, les yeux hagards. Prévoyant un malheur, je pousse un cri et je m'élançai hors de l'appartement où je trouve le domestique tout interdit, seul, sans mon Adolphe. Je ne puis vous dire ce que j'ai ressenti ; j'étais comme foudroyée. Notre femme de chambre Léopoldine, fort intelligente, ne perdit pas la tête en ce moment d'angoisse : elle courut à la gare et envoya des dépêches en tous sens et à toutes les stations qui sont avant et après Jaroslaw, où avait eu lieu le déraillement, afin de savoir si le comte Mohl et mon fils étaient encore en vie, sains ou blessés. Cependant Vanda me traîna aux pieds de Notre Dame Auxiliatrice, dans la chambre d'Adolphe, où nous priâmes de toutes nos forces, de tout notre cœur. Après quoi ma sœur me dit : Stéphanie, du courage ; la médaille qui est suspendue au cou de ton fils est celle que lui a donné Dom Bosco : elle l'aura préservé de tous malheurs, sois-en bien sûre. Ces paroles furent un baume pour mon cœur brisé. Deux heures s'écoulèrent ainsi sans réponse aucune, deux heures d'attente mortelle ! Enfin une dépêche du chef de gare nous disait que les comtes Mohl et Oskierko étaient en parfait état de santé et qu'ils arriveraient à Cra-

covie vers 2 heures de l'après midi. Je renonce à vous décrire notre joie quand ils furent chez nous tous les deux sains et saufs..... c'était du délire!

Voici comment les choses se sont passées, mon T.-R. Père; je vous en fais le récit tel que je le tiens du comte Mohl et de mon fils.

Ils partirent de Tarnopol le 5, à 7 heures du soir par le rapide. Le comte Mohl avait pris des billets de coupé-lit de première, afin qu'Adolphe pût se reposer plus à son aise, et ce coupé-lit était précisément situé tout près de la locomotive. Mais voilà que le chef de gare, en faisant erreur, leur dit qu'il n'y avait pas de places de première et qu'il allait leur rendre l'argent des billets, ce que ne voulut pas accepter Adolphe, qui préférerait voyager en seconde, plutôt que de se trouver dans un coupé de première placé tout près de la locomotive. Ils montent donc dans une voiture de seconde, presque la dernière, et comme ils étaient seuls tous les deux dans le compartiment, ils eurent soin de ne pas mettre dans le filet qui se trouve au-dessus des voyageurs leur petites valises, pour éviter, en cas de secousse imprévue, de les recevoir sur la tête. Voyez, mon R. Père, comme la T.-S. Vierge les conduisait en toutes choses pour les préserver de tout accident! Ils firent leur prière, et Adolphe, après avoir embrassé votre médaille de Marie Auxiliatrice, et s'être recommandé pieusement à cette bonne Mère, mit le coussin au-dessous de sa tête et s'endormit.

Tout à coup, vers deux heures après minuit, une secousse terrible les reveilla, les jetant soudainement hors de leur place. Adolphe frappe de la tête si rudement qu'il en saigne du nez, et le comte en reçoit un coup aussi fort que lui: le train avait déraillé. L'obscurité profonde de la nuit, les sons réitérés de la trompette, les cris de détresse que l'on entendait de toutes parts, glaçaient le sang d'effroi. Les premières voitures du train, et surtout la première, qui sans l'erreur du chef de gare devait recevoir mon fils et le comte Mohl, étaient tombées dans le fossé, s'enfonçant l'une dans l'autre et s'écrasant avec des craquements épouvantables. Ils auraient voulu sortir de la voiture; mais comment s'y prendre? La neige arrivait à la ceinture. La confusion, l'épouvante étaient au comble.

Sur ce, une centaine de paysans arrivent portant des torches allumées et conduisant des traîneaux, où Adolphe aurait bien voulu monter si le froid qui était excessif et la neige extrêmement haute l'eussent permis. D'ailleurs un autre train pouvait survenir et alors, dans l'obscurité profonde de la nuit, le danger eût été extrême. C'est ainsi, le corps transi de froid, l'esprit agité de toutes façons, qu'il passèrent le restant de cette affreuse nuit. Enfin ils entendent la voix du chef du train crier de toutes ses forces: messieurs les comtes Mohl et Oskierko sont-ils en vie? sont ils blessés? Ils comprirent tout de suite d'où cela venait, et me firent répondre qu'ils étaient sains et saufs et qu'ils seraient à Cracovie dans l'après midi. Ils y arrivèrent en effet, et grâce ineffables soient

rendues à la divine Providence, à Marie Auxiliatrice qui les a protégés si bien dans une nuit si terrible et si pleine d'angoisses pour eux et pour nous. Oh! pourrait-on douter un seul instant de l'intervention de Notre Dame Auxiliatrice, à laquelle mon fils s'était recommandé avant le départ et dont il avait pieusement embrassé la médaille? L'erreur du chef de gare qui voulait rendre l'argent parce que, selon lui, il n'y avait plus de places de première, n'a-t-elle pas été providentielle, puisque ce fut précisément cette voiture de première qui a été écrasée dans le fossé avec tous ceux qui s'y trouvaient? Oh! que de grâces nous avons à rendre à cette bonne Mère du ciel! Aidez-nous à l'en remercier, mon Très-Révérend Père, et tandis qu'à vos pieds je vous demande pour moi, ma sœur, mon fils et le comte Mohl votre bénédiction, j'ai l'honneur d'être avec les sentiments de la plus vive reconnaissance, etc., etc.

Signé :

Comtesse St. OSKIBRKO née princesse RADZIWILL.

BIBLIOGRAPHIE.

Monseigneur Postel, sa vie et ses œuvres.

1 vol. in-12 de 228 pages, orné d'un portrait.
Prix: 3 fr. Paris, Josse, et Patronage S. Pierre,
Nice Pl. d'Armes, 1.— 3, 45 franco par la poste.

M. l'abbé Postel fut vraiment un des plus extraordinaires travailleurs de ce temps. Il écrivait, en 1880 « calcul fait de mes livres, il s'en est écoulé, depuis vingt-huit ans, cent trente mille exemplaires. S'il ont fait du bien, que Dieu en soit béni tout seul; j'ai du moins la conscience de n'avoir tracé ni une ligne de mauvaise foi, ni une syllabe pour le mal. » En ajoutant aux livres publiés les articles de revues et de journaux, on obtient un total de *soixante mille pages* de format in-12!

Monseigneur l'Archevêque de Besançon a voulu retracer la vie de cet inépuisable écrivain dont il fut l'ami pendant près de cinquante ans. Il s'est aidé de ses propres souvenirs et surtout du journal où monseigneur Postel racontait fidèlement ses pensées, ses impressions et ses actes. Il a fait une œuvre exquise, un livre qu'on lit d'un seul trait, tant l'intérêt y est soutenu depuis la première page jusqu'à la dernière. C'est un portrait d'une ressemblance parfaite, où les imperfections du modèle ne sont pas cachées, mais où les qualités du cœur, les meilleurs dons de l'esprit, les vertus chrétiennes et sacerdotales paraissent en une si brillante lumière qu'on se sent aimer celui de qui on suit la vie inquiète et tourmentée. On souffre intimement de cette perpétuelle instabilité, on attend que le fécond écrivain produise une œuvre parfaite et il semble que, comme dans la pièce

antique, on voit le Destin qui le poursuit et crie toujours : marche ! marche !

L'éminent auteur, après nous avoir montré l'enfant formé à l'école d'une mère, femme forte et vaillante chrétienne, l'accompagne au Petit Séminaire de Paris, où il fut l'un des plus remarquables élèves de monseigneur Dupanloup et l'on voit une vivante description de cet âge héroïque de Saint Nicolas. Saint Sulpice a aussi sa place dans le récit ; à chaque instant l'abbé Postel rappelle le souvenir de ses directeurs vénérés. Les pages les plus intéressantes sont celles où l'on raconte le séjour de M. Postel à Palerme, au moment où le roi de Naples faisait bombarder cette ville ; à Rome, à l'heure des premières commotions qui obligèrent Pie IX à se réfugier à Gaète, et, plus tard, durant les tristes jours de Castellidardo. Mgr. Postel fut le collaborateur des premières années de l'archevêque si extraordinaire et si fécond de Mgr. Lavignerie à Alger. Cette partie est traitée de main de maître. Enfin, le livre se termine par le tableau de la vie de l'abbé Postel à Nice, où il se montra éminent dans les fonctions si délicates de directeur de communauté et catéchiste remarquable. Catéchiste, il le fut toujours, car il ne séparait pas cette grande fonction de celle du préceptorat. Aussi lui doit-on d'avoir fait connaître les méthodes catéchistiques de Saint-Sulpice à Rome, à Séville et à Lisbonne.

Disons-nous que la forme du récit est parfaite, digne de l'écrivain qui a laissé de si vivants souvenirs au Petit Séminaire de Notre-Dame-des-Champs ? Mais on ne prend presque pas garde au style, tant il est naturel, simple, tant il fait un seul corps avec la pensée ; on est charmé, entraîné, on ne voit pas la main qui conduit.

Prêtres et hommes du monde voudront connaître ce livre, et quand ils l'auront lu, il feront comme nous et ne se laisseront pas de conseiller qu'on le lise.

E. P.

PORTRAITS OFFICIELS DES SOUVERAINS PONTIFES.

Quel pèlerin de Rome, visitant la Basilique de Saint-Paul hors les murs, ne s'est complaisamment arrêté devant la série de médaillons qui court sur la frise supérieure du vaste édifice, reproduisant, à l'aide des célèbres mosaïques du Vatican, la plus belle et la plus glorieuse galerie de portraits authentiques, qui soit au monde.

Là revivent, d'après les documents officiels et les traditions de l'art chrétien, ces vénérables physionomies, reflétant, depuis Saint-Pierre jusqu'à son 263. me successeur, l'illumination de l'Esprit de Dieu, la gravité du pontificat suprême, l'amour de la Sainte Église.

Que de fois, après avoir longuement contemplant ces figures augustes où Jésus-Christ semble perpétuer sa présence visible sur la terre, ne nous est-il pas arrivé de quitter la grande Basilique, en emportant le regret de n'avoir de cette ful-

gurante vision du passé qu'un souvenir semblable à celui de l'éclair.

Mais, voici que, grâce au zèle, au talent et à la persévérance d'un prêtre animé d'une admirable dévotion envers le Saint-Siège, la France et le monde vont pouvoir dérober à Rome ce trésor unique en son genre.

M. le chanoine Pallard, déjà bien connu du public religieux par d'utiles publications de science sacrée, s'entourant au point de vue artistique, d'ouvriers du plus grand mérite, a entrepris, avec l'approbation d'un grand nombre d'Evêques et sous la bénédiction de Léon XIII, qui en a accepté la dédicace, la reproduction des mosaïques de Saint-Paul de Rome.

Dans le monde des arts, de l'histoire, de la science archéologique, cette œuvre reçoit le meilleur accueil. Il en sera de même et bien plus encore dans le monde religieux, où cette galerie va introduire les titres de la plus haute noblesse, celle que le Christ a léguée à la postérité du Calvaire et du Cénacle, en la personne de ses vicaires depuis Pierre jusqu'à Léon XIII.

Cette importante publication formera 33 livraisons grandes in-4° en tout semblables à la *Livraison-spécimen* qui vient de paraître. Chaque livraison contiendra les portraits et les biographies de huit Papes, disposés par planches de quatre dans un entourage varié, soit par livraison deux planches de quatre portraits.

Le texte, préalablement examiné par l'Archevêché de Paris, sera réparti en autant de pages d'impression que l'exigera l'importance des huit biographies, sans que le nombre de ces pages puisse être inférieur à huit.

Les feuillets renfermant les portraits des Papes pourront être détachés et orner une église, une chapelle, une sacristie, un cloître ou tout autre lieu, ou laissés avec le texte, et former un magnifique volume de bibliothèque et en particulier un splendide et artistique album de salon.

Monseigneur Turinaz, évêque de Nancy et de Toul, dont tout le monde connaît la mâle et brillante éloquence, veut bien patronner cette magnifique publication et donner une *Lettre-Préface* qui sera mise en tête de la première livraison.

Il paraîtra une livraison tous les mois, au prix de huit francs, et elle sera envoyée *franco* aux souscripteurs. Le paiement se fera seulement après la réception. On doit adresser les souscriptions à M. le chanoine L. Pallard, 4, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris. Il s'empressera de faire parvenir *gratis* les bulletins de souscription sur la demande qui lui en sera faite.

Le prix de l'ouvrage sera beaucoup plus élevé en dehors de la souscription.

ANT. RICARD

*Prélat de la maison de Sa Sainteté,
Professeur de théologie dogmatique aux facultés d'Aix
et de Marseille.*

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI.

Sampierdarena 1884 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.